

LIVRES



La nouvelle question d'Extrême-Orient-2 L'ère du conflit sino-soviétique 1959-1978

François Joyaux

Éditions Payot, Paris, 1988.
493 pages, 67 \$.

■ Décrire l'histoire moderne de l'Extrême-Orient depuis 1945 n'est certes pas chose facile, compte tenu de sa complexité et de sa diversité. C'est pourtant l'objectif que s'est imposé François Joyaux, défi d'autant plus intéressant que très rares sont les ouvrages exhaustifs en la matière, alors que plus nombreux sont ceux qui s'attachent à des sujets plus étroitement délimités dans le temps et dans l'espace. Il s'agit donc d'un essai de synthèse qui contraste avec la littérature existante.

Le présent ouvrage, qui s'inscrit dans une suite de trois volumes, est consacré à la période faisant suite à la guerre froide, et que certains ont qualifié de détente. Cependant, pour ce qui a trait à l'Extrême-Orient, l'auteur préfère désigner cette époque (1959-1978) comme l'ère du conflit sino-soviétique (même si celui-ci déborde les dates retenues), tant il est vrai que l'affrontement entre les deux géants communistes a marqué l'histoire de cette partie du monde.

Le conflit sino-soviétique a mis un terme au monolithisme du bloc communiste, en brisant l'alliance Moscou-Beijing et en forçant les autres États socialistes de la région à s'aligner sur l'un ou l'autre des deux protagonistes. Le rapprochement entre la Nouvelle-Delhi et Moscou, à la suite du conflit sino-indien de 1962, a contribué lui aussi à modifier l'équilibre régional. Si le camp pro-occidental quant à lui est resté beaucoup plus uni, les volontés d'affirmation économique et politique de ses composantes ont empêché les États-Unis de maintenir une cohésion aussi forte que par le

passé. Les poussées vers une plus grande multipolarisation régionale se sont faites plus intenses.

Enfin, devant les difficultés croissantes des États-Unis à contrôler la situation, la deuxième guerre d'Indochine a imposé une consolidation du camp pro-occidental, amenant notamment les États limitrophes à chercher plus de cohésion entre eux. Dans le camp adverse, le conflit sino-soviétique a interdit une approche commune, et cette guerre a cristallisé les divergences.

L'année 1969 constitue pour l'auteur une période charnière, les événements préfigurant un profond «réaménagement des équilibres». La crise entre la Chine et l'URSS était à son paroxysme, à cause notamment des affrontements frontaliers du printemps, et la Chine s'inquiétait de la faiblesse de sa sécurité nationale et de son isolement diplomatique. Alors que les États-Unis lançaient la doctrine Nixon, annonçant un désengagement militaire partiel en Extrême-Orient, et qu'au même moment Moscou cherchait à étendre son influence aux dépens de Beijing, en mettant de l'avant un système de sécurité collective (doctrine Brejnev), le rapprochement sino-occidental apparaissait inévitable. Celui-ci s'est concrétisé par l'adhésion de la Chine à l'ONU, par la visite du président Nixon à Beijing, et par la normalisation des relations avec plusieurs États occidentaux et pro-occidentaux, incluant le Japon.

Ce rééquilibrage diplomatique a eu d'importantes conséquences pour les alliés des États-Unis, la doctrine Nixon conduisant à une baisse d'intensité de la protection américaine (ce fut particulièrement important pour l'Indochine). De même, le rapprochement sino-américain a beaucoup inquiété Moscou et Hanoi, et l'Union soviétique y a répondu par l'affermissement de la doctrine Brejnev et une forte militarisation de l'Asie soviétique, tandis que le Vietnam a pris plus de distance avec la Chine.

La chute des régimes non communistes indochinois a approfondi plus encore ce «réaménagement des équilibres» dont les principales manifestations ont été le renforcement de l'Association des Nations de l'Asie du Sud-Est et de l'axe Beijing-Tokyo-Washington, et,

a contrario, l'alignement de Hanoi sur Moscou et l'aggravation des tensions sino-vietnamiennes, sino-soviétiques et khméro-vietnamiennes.

Le défi de François Joyaux est fort bien relevé. Judicieusement soutenu par un ensemble de tableaux, de cartes et d'annexes, très fouillé et bien documenté, le tout relevé d'une excellente présentation, *La nouvelle question d'Extrême-Orient-2* constitue un ouvrage de référence important sur cette partie du monde. — Bruno Munier

Bruno Munier est chercheur associé à l'Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales.

Sociétés et terrorisme

Michel Wieviorka

Éditions Fayard, Paris, 1988.
565 pages, 55 \$.

■ Michel Wieviorka nous livre ici une refonte de sa volumineuse thèse d'État. L'ouvrage fera probablement date dans l'analyse du terrorisme. Surtout parce qu'il s'agit d'une véritable sociologie de la violence politique, articulée autour de quatre études de cas : le Sentier lumineux au Pérou, les Brigades rouges en Italie, l'ETA basque et les Palestiniens associés à la montée du terrorisme international. Cas assez hétérogènes, à première vue, que Wieviorka réussit à lier sous le dénominateur commun de l'analyse sociale.

Le terrorisme surgit au coeur de ce que l'auteur appelle un antimouvement social. La trajectoire vers le terrorisme présente la particularité d'isoler de plus en plus l'acteur de ses référents sociaux, à travers un jeu de scissions en chaîne dans les groupes de protestation. Pour Wieviorka, c'est là l'essence du terrorisme : il est dérivé de sens, et il y a séparation entre le militant armé et le groupe élargi au nom duquel il se bat. Il ne peut pourtant être compris qu'à partir de ses origines sociales : mouvements étudiants, nationalistes, révolutionnaires ou religieux. Malgré cet enracinement social originel, il n'y a plus, à la fin du processus, que vide, absence de re-

lation, repli sur soi sectaire. Ainsi s'explique l'apparence souvent absurde que prennent les actes de terrorisme. L'acteur n'agit plus au sein de la société mais dans un groupe totalement déconnecté qui secrète sa propre logique.

Cette logique adopte – et c'est là la thèse de l'auteur – une spirale ascendante. À partir de références à des figures sociales ou communautaires l'acteur devient terroriste en s'en prenant à l'État et, finalement, il entre dans le jeu international où il devient instrument de politiques de puissance. À l'arrivée, le terroriste a entièrement abandonné les significations de sa lutte initiale. Le mérite de l'ouvrage de Wieviorka est d'établir les liens et les distinctions entre les trois niveaux de manifestation du terrorisme qui, du politique, «s'élève toujours vers l'État puis se diffuse au sein du système international». Le passage au niveau international présente deux caractéristiques : 1) dérive par rapport au mouvement initial dont il se réclame encore mais avec lequel il n'a plus grand chose à voir; 2) absence d'autonomie pratique et idéologique face aux puissances qui l'instrumentalisent.

Fidèle à l'école tourainienne, Wieviorka a réalisé des interventions sociologiques (ensemble de rencontres, d'entrevues et de discussions proche de la dynamique de groupe) avec des Italiens et des Basques engagés dans la violence politique. C'est ici que l'étude pose problème. Sauf pour quelques moments forts de l'intervention – exemple, l'irruption soudaine d'un délire totalitaire chez le groupe italien qui éclaire remarquablement les oppositions idéologiques gérant l'émergence de la violence – on a l'impression que l'argumentation pourrait se passer facilement de cet appareil. Peu de démonstrations centrales à la thèse s'appuient directement sur ces interventions. La méthode documentaire et historique sied mieux à la problématique du terrorisme.

Le livre de Wieviorka demeure une oeuvre importante pour la compréhension de la violence politique. Il pose une question centrale à laquelle il ne peut y avoir de réponse simple : pourquoi et comment devient-on terroriste ? Le mérite de ce livre est de faire un dépoussiéragé méticuleux des innom-